



L'estacade d'Ostende (voy. p. 339). — Dessin de Th. Weber, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

La mer. — Ostende, Blankenberghe, Heyst, Nieuport, la Panne.

Après ces stations prolongées dans la mort, on éprouve le besoin de se retremper dans un flot de vivante humanité; ce sera la mer du Nord qui nous l'apportera sur ses blondes plages fourmillantes d'un si grand mouvement de femmes et d'enfants. Au giron mouvant des eaux, comme en une Jouvence enchantée, nous boirons les phosphores qui guérissent des mélancolies contractées à la fréquentation des pâles ombres de Damme et de Bruges. Sur les gloires abolies de ce coin de pays maritime a poussé une sève de ci-

vilisation nouvelle, assez forte pour faire oublier que partout ici s'étendait le grand commerce du monde. Des hôtels de ville, des halles, des comptoirs marchands régnaient où s'élèvent à présent des caravansérails et des maisons meublées, moderne genre d'industrie qui s'alimente du sang et de l'or des peuples, et à la place du vieil étendard des Flandres, large ouvert aux brises soufflant d'Angleterre, arbore orgueilleusement la serviette froissée des aubergistes. Mais, dans ce tourbillon des villes de grandes eaux et de grands vents, les allées et venues de la vie distraient des deuils du passé; toute la contrée s'est si bien nivelée sous le passage des caravanes exotiques, cette

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305 et 321.

nuée de sauterelles que chaque été ramène à la mer, qu'il nous faudra gagner Nieuport avant de sentir encore une palpitation d'humanité ancienne.

C'est par des cimetières que nous nous sommes acheminé au présent; mais le temps n'est pas l'unique fossoyeur qui sous ses pelletées d'oubli a comblé la fosse où dort ce qui fut. La mer a aussi sa part dans cette œuvre d'extermination. Nous avons vu qu'à Damme elle a bouché de ses sables le vestibule par où coulait jusqu'au cœur de Bruges même la richesse du monde. Du Zwyn, le bras de mer qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres, mouillant partout des ports, il ne reste qu'un estuaire dont de récents endiguements ont achevé de maîtriser le maigre flot. La main de l'homme a ainsi scellé définitivement cette porte par où les houles pénétraient dans le plat pays et sur laquelle, dès le quinzième siècle, la mer avait déjà renversé son énorme sablier.

A pied sec, vous traverserez maintenant la campagne qui de Damme s'étend à Knocke, le sauvage petit hameau de pêcheurs perdu aux limites de la contrée flamande, dans un repli des dunes. La vogue n'a pas encore touché aux solitudes de ce coin de terre où les âmes ont gardé leur rude fleur primitive et qui, à un pas de Heyst, a le silence et la douceur d'un désert. C'est à peine si, sur la grande nappe blanche des sables, la culture a mis ici ses verts bouquets : un petit champ de pommes de terre et de choux s'abrite çà et là dans l'angle d'un pignon et suffit à l'alimentation des familles, avec ces vivants fruits de sel et d'eau, les poissons.

Ainsi l'humble bourgade ignorée a traversé, sans en être atteinte, la folie des grandeurs qui s'est abattue sur tous les points du littoral. Comme une oasis oubliée dans la circulation des plages, elle s'immobilise à l'ombre de sa vieille tour d'église, qui seule parle encore du quatorzième siècle. Combien de temps gardera-t-elle sa modeste condition de vierge rustique, parmi toutes les autres vierges d'autrefois, métamorphosées en grandes dames au coup de baguette de la mode? Chaque jour est un empiétement sur la paix des vieilles mœurs. La spéculation, ce postillon qui prépare les logements pour une civilisation avide d'air et d'espace, ne court plus seulement les grandes routes, mais les petits sentiers de silence et d'ombre, et de sa cravache finissant en chaîne d'arpenteur, frappe aux portes closes des villages, en agitant ses grelots d'or. Et comme des îles émergées des flots, l'une après l'autre des stations balnéaires s'éveillent au-dessus des eaux, avec des môles, des kursaals, des chalets de plaisance, des hôtelleries, toute une végétation de la brique où des oiseaux de passage s'en viennent accrocher leur nid.

En trente ans, la physionomie du littoral a été littéralement bouleversée. Ostende était alors la grande auberge maritime; la concurrence n'éparpillait pas encore aux alentours la clientèle des malades et des désœuvrés. Puis, un jour, le goût d'une dépense plus mesurée et l'attrait d'une plage moins encombrée firent

affluer son trop-plein à Blankenberghe. Au sortir du train et du bruit des fêtes, les familles trouvèrent là une tranquillité de vie provinciale où le sang et la bourse se recomposaient. Mais à son tour l'encombrement visita Blankenberghe, dont la pléthore se déversa au dehors, dans une bourgade jusque-là obscure et qui, sous ce coup de fortune, devint tout à coup comme la banlieue habitée de sa voisine. Heyst, en effet, hérita de la prospérité de Blankenberghe, comme celle-ci avait hérité de la vogue d'Ostende, comme Knocke, le solitaire hameau, héritera quelque jour de l'animation de Heyst même. Tous ces centres, grands et petits, vivent grassement, pendant une partie de l'été, de l'étranger comme d'un bétail succulent dans lequel ils se taillent la subsistance du reste de l'année.

La mer est pour les villes du bord de l'eau comme une banque où chacune d'elles place ses capitaux, avec la certitude d'en retirer de gros intérêts. En proie aux consommations de toute nature qui assaillent les époques de grand labeur, ce siècle a un tel besoin de se refaire les moelles, qu'il paye sans compter les baumes de vie que lui dispense la grande officine de l'océan. Ici, en effet, s'accomplit journellement le miracle de la régénération, pour ces foules pâles, usées par la souffrance et la vie : la mer, avec ses sels et ses phosphores, met à leurs jours des rallonges, comme un Paracelse en qui serait le secret des éternités. Quand le banquet touche à sa fin, sous la clarté apaisée des lustres, l'homme gorgé en qui l'abondance des nourritures a surexcité le sang, et l'anémique dont les appétits doivent être stimulés, s'en viennent également s'asseoir à la simple et rude table de l'Océan. Ce sera une des gloires de la médecine moderne d'avoir cherché son plus actif agent dans cette piscine miraculeuse où par tous ses pores le corps humain absorbe les eaux de la rédemption.

Les plages du nord ont d'ailleurs en leur beauté un peu mélancolique un si irrésistible attrait qu'on s'explique aisément leur vogue toujours croissante. C'est par milliers que les trains déversent à Ostende et à Blankenberghe, pendant le temps des bains, les infirmités de la vieille Europe, tout un peuple languissant de femmes épuisées, de jeunes filles mangées par la chlorose, de travailleurs débilités qui, de France, de Russie et d'Allemagne, accourent au grand médecin des flots. Telle est l'affluence, que, aux chaudes journées de juillet et d'août, la digue ressemble à une fourmilière et qu'on a peine à se loger dans les hôtels.

Et ces deux petites capitales de l'univers, ouvertes sur l'infini du ciel et de l'eau, ne sont pas seules à bénéficier de ces grandes migrations : Nieuport, la Panne, Middelkerke, Mariakerke, Heyst ont aussi leur part des épaves que jettent à la mer les naufrages de la terre. Il semble que, dans la moiteur tiède des sables, mieux qu'aux arides falaises, germe cette graine d'espérance sans laquelle l'humanité se dessècherait en une lente et perpétuelle agonie. Puis, des grandes électricités du flot, quelque chose comme un frisson de

vie demeure à ce beau satin des plages continuellement trempé d'écumes phosphorescentes et qui a la porosité chaude de la peau. Il se creuse mollement sous le pied, retient la forme du corps, s'attache en fines poussières aux vêtements, et sur sa blancheur nacrée la femme se sent plus attirante, comme dans un cadre qui s'assortit aux pâleurs de sa chair et met à sa beauté une palpitation de clarté vivante. Ajoutez qu'aux onduleuses circonvallations des dunes se cachent de mystérieuses retraites, des alcôves faites exprès pour le recueillement et le songe intérieur. En ces nids de silence que bercent les musiques solennelles de la mer, l'esprit, repley sur soi-même, n'est plus entraîné à de graves méditations, comme devant la majesté des falaises, mais sommeille en de molles sensations sereines. Le vent plisse le sable de petites rides imperceptibles qui deviennent ainsi l'image des pensées, comme elles doucement frémissantes au caprice des impressions et à peine sensibles dans le charme de cette sorte de voluptueux anéantissement.

Aucune magie non plus n'est comparable à la tranquille splendeur des couchants expirant au large dans les gris plombés des vagues et, sur la plage même, s'éteignant en pourpres refroidies. La terre, avec ses courbes rondes et sa pâleur lactée, a presque ici l'immatérialité du ciel, et quand le soleil à son déclin y projette ses réverbérations rouges, on dirait la gloire d'une nuée détachée d'en haut et traînante à ras du sol. Lentement l'incendie s'étend, couvre les pentes, enflamme le pays au loin, puis va mourir dans l'horizon assombri, par-dessus les silences de la campagne, tandis que, dans cette mort de la lumière, on croit voir la fin d'un beau drame d'héroïsme et de songe. Le spectacle est toujours saisissant, et les blanches ténèbres graduellement accrues des sables, pareilles à une chair de laquelle se retire la vie, le lent appesantissement du soir sur le paysage, cette nocturne mer déferlant à grands plis sombres au-dessus de l'autre, le rendent plus émouvant encore.

De Heyst à la Panne, stations extrêmes du littoral, la plage flamande ourle de ses molles dentelures l'Océan. Une succession ininterrompue de dunes met entre les villages le mouvement d'une chaîne de petites montagnes dont les cônes, verts de hoyats et de chardons, atteignent en certains endroits une hauteur assez considérable et sont comme des observatoires naturels d'où l'on embrasse la bataille des flots. A la Panne le Mont-Blanc, énorme butte chauve aux masses mouvantes, à l'ouest de Nieuport le Hoogt Blekker, vaste cône profilé par-dessus la contrée, ressemblent à de prodigieuses vagues pétrifiées jaillies de la houle des sables. Une épaisse végétation, qui change selon les localités et épuise toutes les merveilles de la flore marine, déroule de proche en proche son tapis veloureux et profond. A Nieuport, dans l'argent fluide des bouillants, fleurit le grand chardon bleu, pareil, dans sa grâce longue et flexible, à un très fin saxe céladon ; et partout ailleurs la bruyère aux grappes d'or, le

hoyat dont les racines ramiculées en tous sens fixent comme des crampons la mobilité du sol, l'hippophagé saignant en baies rouges, emmêlent leurs floraisons touffues, comme la gaieté étoilée de ces mélancolies de paysage.

Chaque plage a d'ailleurs sa physionomie propre qui la distingue des autres. Celle d'Ostende, barrée par l'enchevêtrement de ses piliers d'estacade (voy. p. 337), prolongés au large et découpant dans l'horizon comme les assises d'un gigantesque échafaudage, évoque la toute-puissance de l'homme ; et cette sévérité des deux grandes parallèles enfoncées au giron de la mer, semblablement à des bras qui contiendraient la fureur des tempêtes, n'est corrigée que par le caprice des habitations qui bordent la digue. Blankenberghe, avec sa jolie jetée toute neuve rattachée par des escaliers au large déroulement de l'arène que la marée basse découvre profondément, a moins de grandeur et plus de coquetterie. Et, un peu plus loin, Heyst, à peine sortie de son obscurité, nous offre sa poésie toute nue de belle fille saine, demeurée rustique et marinière à travers ses ostentations naissantes.

Ici commence à se faire sentir ce charme de la mer solitaire si recherché des âmes méditatives ; à quelques mètres de la digue on est pris tout entier par les majestés du spectacle ; la tranquille solennité des horizons captive l'esprit qui n'est plus distrait par les fermentations mondaines ; et cet isolement ajoute une intime volupté aux douceurs de la contemplation.

Aux vaincus de la vie, aux chercheurs de grand silence, la mer flamande garde toutefois des recoins moins fréquentés encore : la Panne a des déserts où expire toute rumeur humaine. Là le ciel et l'onde n'ont point de concurrence. Quand, perdu au milieu des sables sans fin qui, parallèlement à l'eau, moutonnent en flots figés, sans aucune digue qui en rompe la sublime uniformité, on laisse aller au fil des marées ses yeux et sa pensée, on peut se croire détaché de tout lien terrestre en ce double abîme d'espace et d'éternité. Rien ne peut dire la plénitude que, loin des hommes, goûte, devant l'illimité des plages ignorées, l'âme qui rêve de retourner aux sources de la création.

Et non seulement la physionomie extérieure et sensible, mais les habitudes de vie, le genre des fréquentations, les modes de distraction et de plaisir changent de plage en plage, en ce joli défilé de villes d'eau. Chacune a son public spécial, ses amoureux convaincus, ses clients accoutumés, comme une grande famille où, à travers les hiérarchies, règne une apparence d'homogénéité. Il semble que son vieux renom historique, et peut-être aussi la présence royale, aient consacré pour Ostende le privilège d'une villégiature aristocratique. Le haut monde, le *high life*, la fashion s'y donnent annuellement rendez-vous et y jettent sur le courant de la vie le prestige d'une sorte d'existence à grand orchestre et à grandes guides. C'est la continuation du tourbillon qui entraîne au plaisir, dans les capitales, ceux qu'on appelle les favoris du sort. Les bals, les concerts, le

théâtre, les courses, la toilette, les réceptions, le flirtage, le jeu, occupent ici les journées. Les femmes y changent de robe le matin, le midi et le soir, avec des rivalités dans le luxe et l'originalité. On y voit des princes avec leurs chambellans, des duchesses avec leur cour, des chevaliers du turf avec leurs écuries au complet; et la banque, l'industrie, la diplomatie y mènent un train de seigneurs, prodiguant la dépense et multipliant l'apparat.

La ville, d'ailleurs, a accommodé son cadre à ce passage des grandes fortunes; aucune station balnéaire du continent n'a peut-être la somptuosité de sa digue; les architectures les plus fastueuses s'y entassent dans un emmêlement de tous les styles, avec des balcons à cariatides, des moucharabys vitrés, des pignons en flèche, des rez-de-chaussée ajourés, des colonnades, une abondance de rinceaux, de pilastres, de sculptures en or, en stuc, en faïence, en pierres bleues et en pierres blanches. Naturellement le mauvais goût n'est pas absent de cette profusion; mais un tel décor s'accorde bien à la vanité, aux étalages de toilette et aux élégances bigarrées de cette foule cosmopolite et superficielle qui n'a d'yeux que pour elle-même et assiste inattentive aux grands spectacles de la nature.

A part quelques vieilles rues, de médiocre caractère, des restes de rempart et çà et là dans les dunes un fort démantelé, plus rien dans Ostende ne révèle la ville guerrière dont l'histoire se déroule à la façon d'une émouvante tragédie. Massacres, bombardements, sacs s'y succèdent, mêlant l'œuvre de la méchanceté des hommes aux cataclysmes des eaux débordées. Quand ce n'est pas un Albert de la Motte ou un Louis XV qui la saccage à coups de canon, c'est la mer qui rompt ses digues, et, comme un visiteur inattendu, se rue à travers les rues et balaye tout devant elle. Le nombre de ses désastres maritimes se chiffre presque par le nombre de ses années, et d'autre part, en moins de cent cinquante ans elle est trois fois anéantie par les armées qui l'assiègent.

Ses infortunes, d'ailleurs, n'ont d'égale que sa vaillance; à peine la mer et les soldats se sont-ils retirés qu'elle se relève de ses ruines et reprend sa besogne de grande cité marchande au point où elle a été interrompue. Pendant trois ans, avec Maurice de Nassau, elle soutient contre l'Espagne et l'archiduc Albert la cause de la liberté de conscience; et quand elle se rend enfin, vaincue par les épidémies, les incendies et les inondations, soixante-douze mille hommes ont péri dans ses murs, et ceux-ci ne sont plus eux-mêmes qu'un amas de ruines.

Son passé, du reste, est plein de prospérités extraordinaires, aussitôt après suivies de lamentables retours. En 1714, le chevalier Hallet de la Merveille débarque dans son port une cargaison d'épices, de bois, de richesses minérales apportées du Bengale : c'est l'origine de cette puissante Compagnie des Indes qui, pendant onze ans, concentre dans ses entrepôts toutes les denrées de la terre; et brusquement la concession

du commerce avec l'Afrique, l'Inde et la Chine lui est enlevée par le même Charles VI qui la lui a octroyée.

Ces vicissitudes et ces grandeurs ont fini par se fondre dans les profits, sinon dans les gloires de son trafic actuel; si elle n'a plus ses redoutables aventuriers du dix-septième siècle, cet illustre Maestricht, le Jean Bart des Flandres, et cet héroïque Jacobsen qui à lui seul soutint le choc de neuf navires hollandais, puis, croulant sous le nombre, se fit sauter sur son corsaire, elle pratique à sa façon le métier d'«écumeur de mer» en rançonnant les étrangers échoués sur sa plage. Ostende est comme un vaste garni où la table est toujours mise devant l'Océan; tous ses habitants sont gargotiers et aubergistes; et ses maisons privées se transforment en succursales de ses hôtels. Elle a des magasins dignes des grandes villes, un des plus beaux kursaals qu'on ait construits, des promenades soigneusement entretenues, un bois de Boulogne en miniature, des cercles, des agréments de toutes sortes pratique l'art de retenir une clientèle naturellement blasée.

Blankenberghe, pour le moment du moins, car toutes ces parvenues des eaux sont, au fond, minées de vastes ambitions, se contente d'une destinée plus modeste : demi-mondaine, demi-bourgeoise, elle anime son train de vie régulière aux musiques dansantes d'un kursaal qui n'a pas les spacieuses proportions du kursaal ostendais, et pourtant fait bonne mine sur sa digue bordée de maisons légères et simples (voy. p. 342). On danse, on s'amuse, on fait une toilette modérée, sans grand éclat ni mise en scène, et les coutumes de la maison, les traditions du *at home* s'y continuent au grand jour de la plage, avec une sage épargne dans la dépense et une réserve discrète dans les libertés du commerce mutuel. C'est la plage des travailleurs, des gens de robe et de plume, des fonctionnaires, se délassant dans le calme d'une petite vie sociale aimable, voisinant à table et sur les bancs du Kursaal, également ennemis du vide des pleines solitudes et de l'empilement des foules.

Les femmes et les enfants, dans le chiffonné des toilettes, y ont une grâce d'abandon que n'ont pas les belles dames d'Ostende, grées et cuirassées comme des corvettes de guerre. On sent qu'ici la mer n'est plus uniquement un décor, mais qu'elle joue son rôle dans l'existence commune, de sa grande voix et de ses mélopées caressantes conseillant, soutenant, stimulant les défaillances de l'esprit et du cœur.

La colonie s'intéresse à cette rude amie, d'humeur variable, mais bonne au fond, et qui refait son sang, détend ses nerfs, active ses sèves et lui rend des énergies pour rentrer bientôt dans la lutte. On l'aime pour la vertu de ses bains, le sable moelleux de sa plage, les vertus de son atmosphère, la poésie de ses ciels, la vaillance rude de ses pêcheurs au type particulier, vrais gens de mer qu'on ne voit pas, comme à Ostende, flâner aux estacades, avec des paresseuses de lazzerone, mais attendre l'heure de la marée dans leur barque, en se berçant aux croupes des vagues.



Plage d'Ostende. — Dessin de A Heins, d'après nature

Une dignité leur est restée dans le geste et les habitudes de la vie, comme s'ils ne voulaient pas démentir de leur renom ancien de pourvoyeurs de la marée royale. Marie-Thérèse, qui leur octroya une chartre sur laquelle ils se réglementent encore, et après elle Napoléon I^{er}, n'acceptaient sur leur table que le poisson pris dans leurs filets. Avec ceux de la Panne, ils avaient obtenu le droit d'emporter en mer un jeu de cartes, autorisation qui avait été refusée aux autres pêcheurs de la côte, et donne l'idée d'une faveur dont ils ne méusaient pas. Ils vivent en corporation, avec un doyen à leur tête, et celui-ci, comme une sorte de magistrat, conserve précieusement dans un coffret le parchemin signé de la main de la souveraine, qu'ils continuent à appeler « leur souveraine », par une re-

connaissance éternisée de la prédilection qu'elle eut constamment pour eux.

Cette vaillante et honnête population, attachée d'un si grand amour à l'Océan, anime de ses allées et venues la plage blankenbergheoise. A la tombée du jour, les hommes carguent leurs voiles et s'en vont pêcher à plusieurs lieues en mer, tandis que, pareilles à de grandes chauves-souris aux ailes éployées, les femmes, portant aux épaules de longs filets, reviennent avec de pleines hottées de crevettes, et dans le soir promènent au bord de l'eau de mystérieuses silhouettes. C'est un tableau d'un charme toujours nouveau et qui se complète par l'apparition de la lampe du phare, tournant là-haut comme une âme qui veille, et à ras même des flots, par la rouge étoile flottante



La plage de Blankenberghe (voy. p. 340). — Dessin de Th. Weber, d'après nature.

d'un ponton, piquetant les ténèbres marines à l'endroit du *Paarde-markt*, énorme vertèbre de sable saillante sous la croupe des eaux et contre laquelle naguère allaient se briser les navires.

A l'autre extrémité du littoral, Nieuport-Bains, sorti, au coup de baguette d'un nabab tournaïsen, de la profondeur de ses dunes, se relie par une chaussée bordée de pâturages à la ville mère, vouée à la décrépitude et au silence, après avoir été l'une des cités illustres des vieilles Flandres. Ici point de kursaal, mais la demeure hospitalière d'un bourgeois grand seigneur, le marquis de Carabas de toute la contrée ; et cette demeure aux portes larges ouvertes, où se succèdent les lunchs, les raoûts, les bals, tient lieu de tout ce qui manque à Nieuport-Bains pour être une station

véritable. Quelques chalets et trois ou quatre hôtels composent en effet le noyau de cette banlieue de ville perdue dans les écumes de la mer, et où la vie, naturellement restreinte, n'a pas la fermentation des centres de circulation active.

Une ressource permet, il est vrai, de concilier avec le goût de la solitude le séjour dans un milieu plus habité : il suffit de prendre ses quartiers à Nieuport même ; une apparence d'animation galvanise ici à certaines heures du jour le fond rigide de la vie. Le matin, on voit sortir des maisons la troupe dolente des vaches qui lentement passent à travers l'herbe des rues, longent les Halles et leur beffroi, un coin grandiose perdu dans un silence de cimetière, finalement s'en vont pâturer le long des remparts, au pied d'un lourd donjon

féodal dont l'énormité menaçante contraste avec la bonasserie de toute cette décrépitude.

Les Templiers, qui avaient bâti là une église, ne sont plus qu'un souvenir englouti dans les vagues du temps, cette mer qui, comme l'autre, emporte les continents et les hommes; et pareillement, des huit siècles que subit la grande ville du quinzième et du seizième siècle, du mémorable combat des confédérés hollandais contre l'archiduc Albert, du haut renom de ce port où l'on appareillait pour les destinations lointaines, il ne reste qu'une légende réveillée çà et là par un bout de ruines, un amas de pierres boulanges sous le pied. Mais tant de disparitions éveillent partout en Flandre l'idée de la

fragilité humaine, que cette déchéance ne nous étonne presque plus. Comme un édifice de sable balayé au souffle du vent, Nieuport a suivi dans le gouffre d'oubli son aînée en gloire, cette puissante et antique colonie de Lombartzyde, riche port marchand du douzième siècle, qui déjà au temps de Sanderus n'était plus, selon la désignation qu'il lui donne lui-même, qu'un « ignoble village ». Ici, il est vrai, tout a disparu, ne laissant surnager au-dessus du tourbillon dans lequel la ville a sombré, que la misère et l'effacement d'un pauvre petit nid de pêcheurs, dévotement amoureux d'une vierge célèbre en pays flamand. A plusieurs lieues dans la côte, la piété populaire ne veut re-



Types de pêcheurs de Blankenberghe. — Dessin de Eug. van Gelder, d'après nature.

connaître que la vierge de Lombartzyde; si humble qu'elle soit, elle fait pâlir devant l'éclat de ses miracles la pompeuse patronne qui règne aux tabernacles de Nieuport; et c'est dans son giron que la douleur des mères et des épouses va puiser les consolations.

A Nieuport-Bains expire la mer élégante : un délicat poète belge, Georges Rodenbach, l'a chantée sous ce titre dans des strophes dont la musique rappelle plus encore le rythme mélancolique et tendre sur lequel, aux kursaals d'Ostende et de Blankenberghe, voltigent les jeunes filles, ces mouettes en mousseline, que la sauvage et solennelle harmonie des flots battant les estacades. La Panne, à côté de cette dernière chaleur de vie, n'est plus qu'une vaste solitude, où, pendant

les mois d'été, se réfugient quelques familles. Parfois, le dimanche, une caravane de gens de Furnes ou de Dixmude y débarque avec ses provisions, puis se dissémine dans la florale splendeur des dunes, pareilles à un prodigieux bouquet épanoui sur plusieurs lieues de largeur. Mais cette fugitive apparition des hommes, perdue aux immensités des horizons, ne trouble pas un instant la sérénité recueillie de ce merveilleux coin de nature; et comme l'eau referme ses sillons sur la quille d'une barque, la grande mer des bruyères engloutit ici ces passagers d'une heure, dont les rires ne troublent même pas les folles gaietés des lapins se culbutant à travers les sables.

La simplicité rude des villages s'est gardée dans

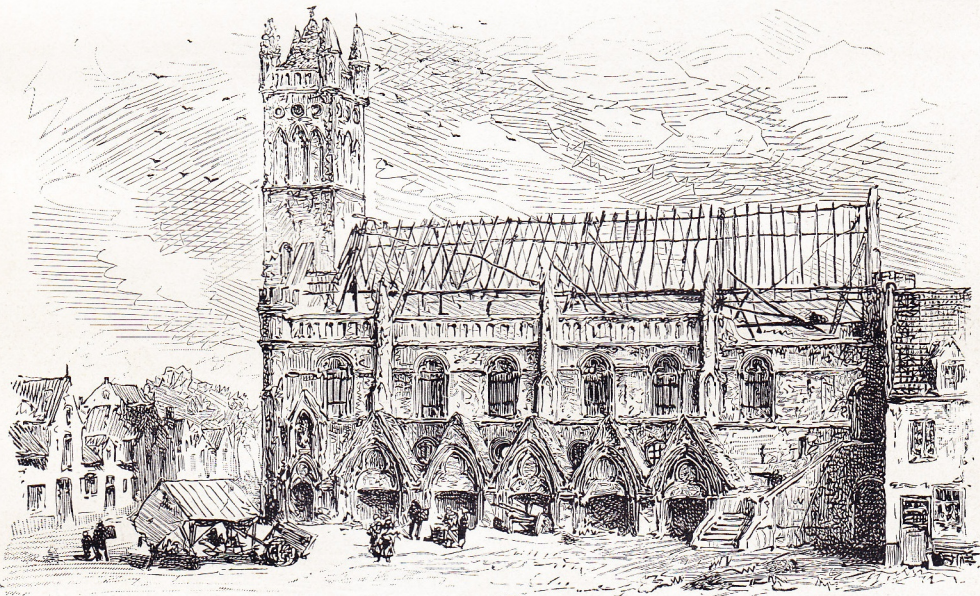
cette retraite aimée des solitaires et des contemplatifs. C'est à peine si les auberges qu'on y rencontre sont outillées pour y recevoir des hôtes, et le fond de l'existence y est une flânerie prolongée, sans autre distraction que les excursions aux hameaux voisins, la promenade sur la plage et les herborisations dans les dunes. Mais, si limités qu'ils soient, ces plaisirs suffisent amplement à occuper les heures du véritable amoureux de la mer.

Nulle part, en effet, le littoral n'offre une végétation plus magnifique ni des horizons plus étendus. Des courbes profondes font onduler les sables en petites vallées qui se resserrent et s'élargissent, toutes comblées d'un fleuve d'herbes sauvages, de plantes odorantes, de grandes fleurs jaunes d'or, avec des alternatives de taillis, de zones pelées et blanches, de chemins couverts, d'enclaves cultivées, où, dans la cha-

leur crépitante, voguent les papillons, crécellent les cigales et cornemusent de gros hannetons mouchetés de gris. C'est un enchantement perpétuel de musiques d'insectes, de murmures de vent, de profonds souffles venus du large et apportant le ronflement lointain des eaux, — dans une poussée exubérante d'Éden, une fermentation sauvage de terre vierge dont les sèves partout jaillissent en touffes de folles floraisons.

A travers la dune. — L'âne. — La vie du pêcheur.
Coxide.

Çà et là, au creux des dunes, un village de pêcheurs masse ses toits bas, perdus dans les replis du sable. Sur le pas des portes, les femmes remmailent des filets, la peau bise et gercée comme de la plie sèche, près des berceaux que le vent se charge de balancer, de l'aïeul paralysé par les embruns et qui fume



Halles de Nieuport (voy. p. 342). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

au soleil sa courte pipe noire, de l'âne familial qui tond un bout de pré pelé derrière la haie. Vers le midi, un maigre tire-bouchon de fumée sort de la cheminée, un feu de brandes flambe dans l'âtre, et tandis que les écuelles sonnent sur la table, une odeur de poisson bouilli ou de pommes de terre frottées d'oing se répand dans l'air. Un à un, les maris et les garçons s'en reviennent des bouts opposés de l'horizon, l'un tout trempé d'eau de mer, le sel et la senteur des marées sur les membres, l'autre qui depuis l'aube, attelé à la herse, racle là-bas le sol infécond. Pendant une heure, toute cette humanité précaire connaît le repos, et dans la dune vidée il ne reste plus que l'âne maigre, continuant à brouter le gramin et le chardon, sous un bourdonnement de mouches voraces.

Il est l'âme de ces solitudes. Alors que ni le bœuf ni le cheval ne trouveraient à pâturer dans l'universelle désolation, il a pour râtelier le mont chauve qui se

dresse derrière la maison. Son échine fait seule un peu d'ombre parmi la pâleur enflammée de la terre, et le soleil se lève et décroît sur cette silhouette errante qui tantôt émerge des crêtes, et tantôt s'enfonce dans les ravines, comme la barque de cet océan de sable. Tout le jour rôti aux flambes de l'air, ses flancs creux ravagés par la piqure des insectes qui s'abattent sur cette proie vivante comme sur une charogne, en dépit de ses ruades et de ses coups de queue, le pauvre bourriquet saignant tend vainement son muflle vers les cieux incléments. Le soleil est sans pitié pour sa peine solitaire, et le cri rauque qui, pareillement à un râle, sort de son poitrail déchiré, va mourir dans les feux de l'azur, parmi le stridement altéré des cigales. La nuit seule lui apporte quelque apaisement : il couche alors sur la terre refroidie son ventre haletant, roule son dos meurtri dans les rosées, se détend sous la grande douceur fraîche des ténèbres, et la caresse



Le retour de la pêche aux crevettes (voy. p. 342-348). — Dessin de Th. Weber, d'après nature.

amie des étoiles coule comme un baume sur ses blessures. Les mouches, ces guerriers inassouvis de carnage, se sont retirées sous leurs tentes, au fond des crevasses sablonneuses et dans les baies rouges de l'hippophagé, cuvant le sang bu pendant le jour : seuls les lourds papillons de nuit et les hannetons au vol de velours vibronnent dans la molle nuit bleue. Mais il ne les craint pas, ceux-là ; ce sont les musiciens de la vaste symphonie du silence et de l'ombre, qu'accompagnent au loin les basses profondes de la mer. Il rôde alors dans la bonté nocturne, aspire le vent qui lui apporte l'odeur des autres ânes, ses frères, vagabondant comme lui par la dune, et ses énormes oreilles toujours en mouvement, cornets où s'enfle l'immense rumeur tranquille des minuits, dessinent sur le firmament clair comme le croissant d'une lune.

Toute la côte est pleine de ces petits grisons grêles et râpés dont la race pullule comme la bruyère et le chardon aux latitudes immiséricordieuses des sables. Ils sont les bêtes de somme de la contrée, charroient d'un coup de collier infatigable, labourent, hersent, mêlés, comme des cadets, à la dure vie de l'homme. C'est à peine si l'on prend soin d'eux : l'été, on les lâche par la dune, où ils paissent pendant les intervalles du travail. Si rare qu'elle soit, l'herbe, du moins, alors est parfumée d'une odeur de thym et de serpolet ; mais l'hiver ils sont obligés de disputer leur nourriture au gel et à la neige. Après les mouches à dévorantes trompes des canicules, la bise leur mange à son tour les oreilles dans leurs petites écuries mal bouchées qu'ensablent les rafales et qu'ils regagnent à la nuit. Rebutés, délaissés, méconnus du maître ingrat qui ne les paye souvent de leur labeur qu'en coups de bâton, ils gardent pourtant à travers leur éternelle misère une force indestructible : la bonne nature, qui fait pousser l'herbe jusque dans le sable aride, leur met à la peau un poil épais sous lequel se conserve la chaleur. Personne ne s'aviserait de leurs secrètes souffrances si leur œil résigné, au fond duquel se lisent les longues douleurs, leur tête inclinée vers le sol dans une attitude d'humilité contrite, l'air de songerie passive qui les fait ressembler à des créatures humaines, ne trahissaient leur tristesse intérieure : il semble qu'ils plaignent l'homme de les si mal comprendre, au lieu de lui en vouloir, et leur obscure prunelle a par moments la moiteur d'une larme qui ne coulerait pas.

C'est la mélancolie des plages que ces douces bêtes consentantes. Par troupeaux on les voit, aux abords d'Ostende, de Heyst et de Blankenberghe, parquées parmi les parasols et les tentes sous lesquels s'abritent les familles. Sanglées de lourdes bardelles, elles s'immobilisent là en demi-sommeils pensifs, regardant au loin la mer grise comme pour y suivre la marche trop lente du soleil. Toute la bande a sous la paupière la stupeur de cette humanité ironique et cruelle, qui ne l'approche qu'avec des paroles mauvaises et des gestes menaçants. Même les fillettes fronçant, en les abordant, leur mignon sourcil, prennent

pour leur commander un ton courroucé, lèvent sur leur nuque misérable de petites mains qui voudraient cravacher. On rit quand l'ânier stupide leur casse sa trique sur les reins ou leur bourre à coups de poing les côtes. Leur souffrance est la moquerie des belles dames aux lèvres rouges qui s'en vont flirter loin des kursaals indiscrets avec les jolis messieurs pommadés.

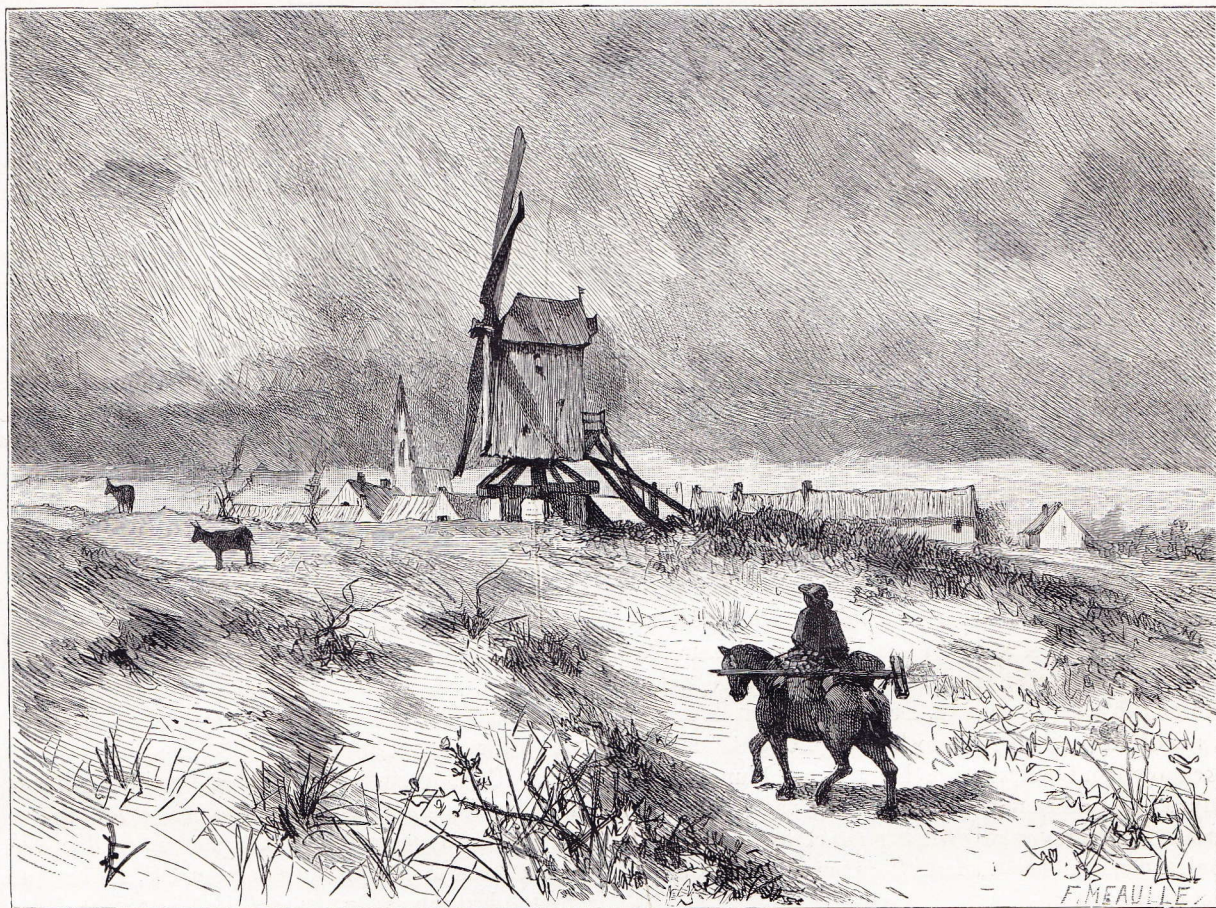
Nul n'a compassion des petits ânes des plages. Le flanc saignant sous le bât, ils chevauchent de l'aube à la nuit, à travers le Sahara des dunes, bafoués, talonnés, pelaudés, vaillants. Leur caravane toujours s'enfonce dans le vent et l'écume, en route pour les lointains pèlerinages, puis rentre brisée, lasse, les oreilles pendantes, sous la piqure des anguillades. Point de dimanche pour ce métier de souffre-douleur ; chaque matin on les voit revenir au piquet, un peu plus délabrés à mesure que s'avance la saison, et leur martyre ne cesse qu'après que le dernier galopin a quitté la plage.

La vie, il est vrai, n'est pas sévère uniquement pour les pauvres baudets : elle l'est aussi pour les hommes ; et peut-être est-ce là le motif qui les rend si durs pour leur compagnon de misère et de travail. Rien ne ressemble moins à l'idylle que la sauvagerie et l'âpreté de cette existence toujours en lutte avec la mer. Quand, à la tombée de la nuit, ils partent dans leurs bateaux grands comme des coquilles de noix pour aller pêcher au large, nulle parmi les mères, les sœurs, les femmes qui les accompagnent jusque sur la plage, ne sait s'ils reviendront. Le vague point noir de la voile s'efface chaque fois dans le lointain des eaux comme une part de leur vie à elles, qui s'en va et qu'elles ne reverront peut-être plus. Mais il faut vivre ; on a des petits dont les dents sont gourmandes ; l'aïeul, lui, tout le jour blotti dans les cendres de l'âtre, n'a plus la force de tirer aux cordages, et d'ailleurs il a eu sa large part des dangers courus et des épreuves subies ; et c'est pourquoi les jeunes partent à leur tour, presque gaïement, un sifflement aux lèvres, et se jettent au gouffre, en pensant aux poissons qu'ils ramèneront dans leurs filets. Elles rentrent alors au logis, les femmes, anxieuses et muettes, et l'humble chambre où les hommes étaient réunis tout à l'heure leur paraît à présent lugubre comme après qu'un cercueil en est sorti.

Cependant ils se sont enfoncés dans les embruns ; leurs coques dansent sur la pointe des flots ; perdus dans les immenses ténèbres, ils songent à ceux qu'ils ont laissés à terre. Quelquefois la tempête s'ajoute à la nuit ; comme une épave, l'esquif flotte dans un tourbillon de grêles et d'éclairs ; l'abîme hurle après cette proie. A chaque moment il manque de s'engloutir sous les montagnes liquides qui le frappent comme des pilons ; il monte, il descend, il roule, il disparaît ; il est le volant dont s'amuse les flots et qu'ils se renvoient l'un à l'autre comme des raquettes. Dans le fracas horrible du vent, les voix ne s'entendent plus, et les silhouettes ne font plus qu'un peu plus d'ombre dans l'ombre universelle. Tout croule autour d'eux, le ciel

et l'eau, dans une confusion qui laisse à peine distinguer si le gouffre est en haut ou en bas ; et pourtant, calmes parmi l'épouvante des cataclysmes, ils font, au-dessus de la mer courroucée, le geste régulier de la manœuvre. Des glaçons hérissent leur poil ; l'eau s'est congelée sur leurs vêtements, et le sel irrite les blessures qu'ils ont aux mains. Aveuglés, du feu aux paupières, les oreilles bourdonnantes, haillons humains que déchire l'ouragan, ils se battent avec la nuit, avec le vent, avec l'inconnu. A la fin, un rais livide déchire l'horizon ; une rougeur allume l'aube par-dessus le monstrueux océan, comme des éclaboussures de leur sang rejaillies au ciel.

Pendant ce temps, dans les hameaux on prie, on se lamente, on s'agenouille devant le Calvaire, on brûle un cierge, et les pauvres âmes sentent en elles des déchirements profonds. Quelquefois les mères se traînent jusqu'à la plage, demeurent là dans la pluie et la rafale, épiant la formidable houle. Enfin un cri. Les voilà ! Alors elles s'affolent, poussent des clameurs sauvages, tendent les bras vers les voiles, au loin. Mais tous ne rentrent pas toujours : il en manque un parfois, emporté par-dessus le bastingage sans que nul l'ait vu disparaître. Quand on s'est compté, il n'était plus là ; voilà tout ce qu'ils savent. Et celles à qui ils parlent ainsi s'arrachent les cheveux, courent dans la



Coxcide (voy. p. 348). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

dune comme des oiseaux funèbres, crachent des injures à cette mer abhorrée qui leur a pris leur amour.

Il est une époque de l'année où les villages se vident de tous leurs hommes valides : les femmes, les vieillards et les enfants seuls demeurent dans le silence des maisons. Eux, les mâles, sont partis pour le banc de Terre-Neuve ; la pêche aux harengs les a tous pris, le père et les garçons, comme en temps de guerre on lève le ban et l'arrière-ban. Par flottilles immenses les petits bateaux ont disparu derrière la grande barre sombre de l'horizon. Chaque équipage a des vivres pour un mois, du combustible, des cabans, une abondance de filets. Mais un mois, c'est la mort à chaque

minute présente ; et tandis que, errants dans l'horreur des nuits, ils attendent la venue de chaque matin comme un accroissement de délivrance, empilant par tas le produit de leur pêche dans leurs bateaux bristants, une inquiétude tient éveillées les femmes sur leurs oreillers hantés par les visions sinistres.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'an, les jours traînent après eux leur cortège de douleurs, de peines et de fatigues sans nombre. Quand ce n'est pas la mort qui frappe à la porte, c'est la maladie ou la misère. La mer nourrit mal ses enfants : après des jours et des nuits passés à batailler contre le flot, le salaire est précaire ; rares sont les pêcheurs qui ont pu s'assurer

une vieillesse tranquille avec la marée. Ce poisson si chèrement conquis au prix de la mort se disperse aux halles urbaines, ne laissant presque rien entre les mains de celui qui l'a pris. L'habitant des côtes vit donc pauvre, se nourrissant à grand'peine, lui et les siens, du petit champ qu'il défriche dans le sable et qui lui donne un maigre rendement. Tout le temps qu'il n'est pas en mer, on le voit courbé sur cette terre brehaigne où sa bêche ne mord pas et qu'il s'obstine pourtant à fouir, s'errant à la féconder et l'humectant de sa sueur. Jusque dans la nuit, sa silhouette brune se démène en ce dur combat, douloureux autant que celui des eaux, et le passant qui voit son grand geste furieux recommencer sans trêve s' imagine assister au corps à corps de deux ennemis s'entr'exterminant.

Puis il faut compter avec l'usure du corps. Après trente ans de mer, un homme n'est plus bon qu'à veiller les berceaux; les rhumatismes ont rouillé la charpente, et la paralysie finit par le momifier dans un coin, comme une grande souche morte. D'autres ont dans leurs faces, durcies à l'égal de la pierre, parmi des gerçures profondes, d'affreuses dartres qui montent, envahissent le nez et le front, y superposent un masque rigide. Ou bien les yeux sont mangés d'ophtalmies purulentes, dans un suintement horrible de sanies, et à la longue se bouchent, dévorés par des peaux gourmandes comme par une bête.

Les filles, d'ailleurs, ne connaissent pas une vie plus quiète. De bonne heure mêlées au métier des hommes, elles vont à la pêche aux crevettes, à mi-corps dans l'eau pendant des heures. A Heyst, Nieuport, la Panne, on les voit sortir vers le crépuscule des replis de la dune, leurs rouges jambes nues arpentant largement le sable, le corps fléchi sous l'ampleur des pesants filets qui dessinent au-dessus de leurs épaules comme des ailes immenses. Derrière elles, la lumière des couchants allonge parmi les bruyères enflammées le cambrement puissant de leurs reins. L'une après l'autre elles descendent dans la mer, vagues formes que la nuit submerge petit à petit et qui rasent les houles dans un fouettement d'écumes, pareilles à de grosses mouettes.

A Coxside (voy. p. 347), il existe un autre genre de pêche. Ce sont les hommes qui vont à la mer. Montés sur de maigres chevaux qu'ils poussent très avant dans le flot, ayant eux-mêmes de l'eau jusque près de la ceinture, ils abattent alors les filets qu'ils portent en travers des épaules et dont les longs manches dépassent leurs têtes comme des lances. Les bêtes, accoutumées au mugissement des vagues, demeurent impassibles parmi les lames qui déferlent contre leur poitrail, et, la crinière toute frangée de varechs, ressemblent aux chevaux marins de la mythologie. D'une race résistante et sèche, mal nourris, les côtes en saillie, gardant dans l'œil, comme les ânes, leurs camarades d'infortune, une tristesse résignée, on les voit cheminer la tête basse, l'oreille molle, califourchonnés à poil

par les pêcheurs en vareuse rouge, leur chapeau de cuir bouilli dans la nuque. Quand à la file, toute la bande, par monts et par vaux, regagne le village, balançant dans un dodelinement les paniers remplis de crevettes et de sardines qui pendent de chaque côté du garrot, le soir qui les enveloppe grandit démesurément leurs silhouettes lentes et donne presque de la solennité à ce cortège détaché en noir sur les cuivres du ciel.

Puis, à mesure qu'on approche des maisons, la chevauchée se rompt, les bidets s'éparpillent par les sentes qui ramènent chacun au logis, et derrière les haies, les hauts manches des filets qui s'abaissent et s'élèvent selon les bosses du sol, ressemblent à des mâts de petits bateaux dans le culbutis des vagues.

Coxside, au milieu des hameaux perdus dans la côte, a d'ailleurs l'importance d'une grosse bourgade. En arrivant de la Panne par le délicieux chemin couvert qui longe des cultures, à la limite des dunes, on aperçoit, au bout de trois quarts d'heure de marche, quelques grosses fermes enfoncées en contre-bas, derrière des talus qui les préservent des rafales. Capuchonnées de vastes toits de glui fleuri de mousses d'or, elles ont un air de silence et de paix profonde qui signale le bien-être intérieur, en même temps qu'une certaine gravité dans le train de la vie. Entre les clôtures broute le bétail, moins abondant et moins gras que celui qui paît à quelques lieues de là les belles plaines lustrées du Vuerne Ambacht; mais c'est déjà comme une échappée sur les plantureuses arches de Noé de l'Éden flamand. La terre, incessamment remuée, gorgée d'engrais, drainée par les irrigations, commence à prendre une patine brune sur laquelle les verdure se détachent avec fraîcheur. On croit sentir une détente dans l'effort des bras et un apaisement dans la condition du cultivateur. Le sol visiblement se montre plus clément, comme si, vaincu dans ses rancunes, il cédait à la fin au labeur obstiné, à l'incoercible vaillance de l'homme.

Puis, Coxside apparaît avec ses petites maisons basses, coiffées de tuiles d'un rouge pâle et lavé qui se fond dans la douceur des sables, sur un double alignement bosselé par les haies des courtils. Au bord de la route, des arbres ont poussé, qui argentent d'une estompe grise le pavé, et des tournesols, des dahlias, des reines-marguerites, des rosiers, constellent les petits jardins qui sont la coquetterie du pêcheur. L'été, c'est un peu d'ombre dans l'étendue torride : les maisons, larges ouvertes à la brise de mer, laissent voir des intérieurs bien tenus, d'une fraîcheur reposante. Une auberge, où l'on a des œufs et du lard, toute peinturlurée de couleur, a la gaieté reluisante d'un coin de chapelle. Et la halte, dans cette paix assoupie de village, à un pas des agitations du flot, prend une douceur particulière. Ça et là un enfant crie, un âne braie, un porc grogne, mais ces bruits sont vite étouffés dans la sourdeur des sables, où ne s'entend plus alors que le ronflement monotone, continu, d'un vieux moulin dressé sur une butte et dominant toute l'agglomération

Comme un patriarche, il a vu succéder les générations autour de lui ; les pieds solidement plantés en terre, il a résisté aux tempêtes qui emportaient les hommes et les navires. Ce que de ses grandes ailes déchiquetées par la griffe des aquilons il a salué de cerceaux qui s'en allaient et de nouveau-nés qu'on portait baptiser à l'église, nul ne le sait que lui. Il est le témoin demeuré debout des bonheurs évanouis, des foyers écroulés, de tous ces drames sans nombre qui désolent les hameaux côtiers, ces nids battus par le vent de la mort, toujours soufflant à travers les espaces. Et il a bien, sous sa carapace grise, ébréchée, trouée, rongée, où l'équinoxe doit souffler comme dans un cremona d'orgue, l'aspect vénérable d'un de ces vieux de la mer, qui ont vu tant d'assauts et en sont sortis indemnes de la vie, un peu plus démolis seulement à chaque bataille. Ainsi, tout seul là-haut,

dans la région des goélands qui, prenant son toit aigu pour une mâture, s'y viennent poser quelquefois, chassés du large par la tourmente, il semble défier les ouragans et sur ses ais grinçants tournoie aux mêmes souffles qui poussent les vaisseaux à travers l'abîme.

Autour de Coxside, le paysage se déploie, à la fois maritime et pastoral. Un cône immense, étincelant comme la neige, et que pour cette raison on a appelé le Mont-Blanc, y découpe sur le ciel ses pâleurs lisses, lustrées de reflets bleuâtres. Aucune fleur ne germe sur cette désolation d'un sable toujours mouvant où la graine n'a point de prise, en sorte que la butte, pelée de haut en bas, sans autre tache sur sa blancheur éternelle que l'ombre errante des nuages, garde une virginité farouche et inviolée.

A mesure qu'on s'enfonce dans le pays, d'ailleurs,



Troupeau se dirigeant vers la mer à travers les dunes. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

la nudité pulvérulente de la dune se vêt d'une merveilleuse toison de mousses aux teintes fanées et rouilleuses. Une électricité de fourrure animale semble courir sous les floraisons, en sourdes phosphorescences qu'un rais de soleil suffit à allumer. Aux feux du couchant, la lande entière s'ensanglante d'une flambee pourpre qui traîne au loin comme le ruissellement d'un fleuve rouge. Mais c'est surtout l'automne qui donne à cette terre pourrie, toute grasse de fermentation marine, sa chaleur de vie rutilante. Sous le chatoiement des verts et des carmins, le sol finit alors par ressembler à un très vieux velours usé, griffé d'or, avec des douceurs mourantes de lumière.

Vers le milieu du jour, des files immenses d'ânes, de chèvres, de vaches et de chevaux, descendus des bourgades voisines, traversent, sous la garde d'une couple de petits pâtres, à la queue-leu-leu, toute cette sauvagerie fleurie, ondulant avec les courbes du sol en un

moutonnement infini d'échines qui tantôt apparaissent à la crête des monticules et tantôt s'enfoncent dans les creux, mouvantes diaprures de bouquet sur le déroulement des sables et des mousses. Chaque midi voit passer dans la dune montueuse cette cohue animale qu'attire le voisinage de la mer et qui, couchée dans les écumes, sur le bord de la plage, s'en vient goûter, pendant les heures brûlantes, la volupté d'une sieste rafraîchie par les brises océaniques. En ces immenses étendues, la terre et la bête accomplissent silencieusement leur œuvre, sans crainte d'être troublées par l'agitation vaine des hommes ; comme au seuil d'un désert, elle expire aux silences pensifs de cette création en travail.

Furnes. — Sa procession.

Ainsi l'éternité de la nature contraste partout, en ces belles Flandres, avec la fugacité des monuments des

hommes. A peine a-t-on quitté les dunes, qu'on se trouve replongé aux vicissitudes de l'histoire. Cette petite chapelle de silence et d'oubli qui est le la Panne actuel, avec ses rumeurs profondes de vagues, pareilles à des bourdonnements d'orgues, seul bruit qui, à de certains moments, s'entende dans la solitude de sa plage, a eu, comme presque toute la contrée, son heure d'héroïsme et de gloire. Mais le Temps, qui laisse sur ses bords autant d'épaves que la mer en rejette à ses côtes, a mis fin à cette éphémère grandeur, l'abandonnant toute nue à la mélancolie de son humble condition présente, comme, à quelques lieues de là, il a ruiné pour jamais cette orgueilleuse châtellenie de Furnes qui comptait dans sa circonscription cinquante-deux riches villages.

Ici, du moins, le cadre est demeuré debout, pareil à un théâtre duquel seraient sortis les acteurs et qui, dans le vide de la scène, tout envahie de silence, continuerait à silhouetter ses portants sur les perspectives de sa toile de fond. L'ancien steen dont les rugueuses maçonneries se dressent à l'angle de la Grand'Place, avec leurs fenêtres découpées en cintre et en ogive; l'hôtel de ville profilant son double pinacle par-dessus une bretèche en bois sculpté; le beffroi qui élance sa masse trapue en face de l'énorme chœur de Sainte-Walburge; les délicieuses façades guillochées, à colonnes et à balcons, d'un goût fleuri de renaissance, qui dentellent le ciel de leurs pignons, donnent l'idée d'une haute prospérité matérielle et composent un de ces prestigieux décors flamands où l'imagination reconstitue sans effort le mouvement de la vie passée (voy. p. 352).

Un air de déchéance résignée s'imprime sur les rues silencieuses, partout bordées de vieilles maisons et noyées dans une atmosphère de songe; et certains coins ont la douceur de petits béguinages où achèveraient de se consumer les mélancolies d'une existence que ni l'espoir ni la sève n'alimentent plus. Tout près de Sainte-Walburge, en effet, une place plantée de grands arbres s'entoure, sous l'ombre verte des feuillages, de pignons en briques roses qui font venir à l'esprit la pensée d'une agonie de pâles religieuses s'usant dans le mystère et le recueillement. Toujours on est ramené à des idées de dévotion étroite et de pratiques humbles, en ces petites cités où l'âme des femmes, pour échapper à l'étouffement du vide, a besoin de se rejeter aux consolations descendues des paradis.

Furnes perpétue d'ailleurs dans ses églises la tradition de cette religion aux symbolismes matériels et tangibles qui incarnent en des images terrestres, frappant les yeux d'une évidence de chair et de réalité, les vérités de la Foi. A Sainte-Walburge, des niches montrent des épisodes de la vie du Christ en hauts reliefs baroques, comme des sortes de tableaux vivant où les personnages, de grandeur naturelle, affectent les mouvements de la créature réelle et sont peinturlurés de plaques rouges, à l'imitation du sang des plaies.

Dans un tel milieu, une de ces processions funèbres comme en imaginait le moyen âge et qui greffaient des gaietés de kermesse sur des deuils de tragédie, trouve naturellement sa place. Une fois l'an, le dernier dimanche de juillet, Furnes quitte sa torpide attitude momifiée et organise son célèbre cortège de la Passion divine. Dès le matin, les rues, la veille encore muettes et mornes, retentissent des sons prolongés des cornes et de l'aigre grincement des crécelles : les unes et les autres serviront tout à l'heure aux soldats chargés de prodiguer l'ironie et l'outrage sur le chemin du Calvaire. Puis, à mesure que l'heure s'avance, des groupes de cavaliers romains, casqués de fer-blanc et drapés de manteaux éclatants, des pharisiens aux longues robes traînantes, des apôtres ceints de peaux de bêtes et affublés de perruques chevelues, commencent à circuler; les cabarets s'emplissent de personnages sacrés s'affermissant par des libations de bière dans la gravité de leurs rôles, et derrière les fenêtres on voit les dames de la ville se parer de sombres voiles flottants pour figurer parmi le cortège des saintes femmes.

En quelques heures la vie moderne s'est effacée sous la poussée d'une sorte de carnaval mystique épanouissant par les rues des saturnales mi-païennes mi-religieuses. Les mitres et les dalmatiques s'emmêlent aux étendards et aux boucliers; les crèches où se jouera la Nativité parmi la paille et les bœufs croisent les seigneurs de la cour d'Hérode en collants gris-perle et en toques de velours; des anges à tuniques blanches se heurtent à de grands prophètes barbus; puis toute cette mascarade va s'aligner aux portes de Sainte-Walburge, tandis qu'à l'intérieur de l'église se consomment les apprêts du drame intime et de la Passion même du Sauveur. Là, dans le secret de la sacristie, des mains de prêtres griment et habillent pieusement les figurants qui devront représenter le Christ aux différentes époques de sa vie de gloire et de douleur, les Madeleines pleurant sous leurs molles chevelures écroulées, les saintes Vierges chevauchant des ânes par ressouvenance de la Fuite en Égypte.

Au coup de quatre heures sonnantes, le porche s'ouvre sur cette apparition. Dans la rue, un monde de docteurs, de lévites, de centurions, de compères de la Passion en brunes cagoules et de pénitentes en bure grossière s'est joint aux groupes déjà formés; puis les chars se mettent en mouvement; l'énorme file s'ébranle; ainsi qu'un fleuve de pourpre et d'or la procession se déroule et se met à circuler par les carrefours. Comme la procession coïncide avec la foire, les théâtres forains étouffent le mugissement de leurs cuivres, les ballérines passent à la hâte un vêtement sur leurs maillots, les pitres immobilisent des yeux sérieux sous le pied de blanc qui leur enfarine la trogne. Et partout une foule énorme s'incline au passage du cortège, avec des soupirs d'apitoiement et des marmottements sourds de prières.

On voit d'abord apparaître les prophètes, suivis de masques horribles simulant la Peste, la Guerre et la



La procession de Funes — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

Famine, puis l'étable de Bethléem traînée par des pénitents, avec Marie et Joseph caressant des yeux l'Enfant dans la crèche, puis les quatre Bergers et les trois Mages, Siméon portant Jésus au temple, Marie et Joseph fuyant en Égypte, la cour d'Hérode, Jésus et les docteurs, les apôtres sur deux rangs accompagnant Jésus sur son âne, le Jardin des Olives, Judas méditant sa trahison, le Christ prisonnier; puis encore le Christ flagellé, le couronnement d'épines, Pilate et ses assesseurs, Longin à cheval, le saint Sépulcre, Jésus ressuscité; et toute cette gigantesque mise en scène qui

s'avance au ronflement des cornes et au crécellement des moulins et par moments s'arrête pour permettre au Christ de s'abîmer sous le bois du supplice, dans la poussière du chemin, avec des sueurs de lassitude qui imitent les eaux de l'agonie, s'achève en une troupe compacte d'hommes et de femmes habillés de longs suaires et fléchissant sous les croix que chacun porte à l'épaule.

Une telle réalité préside à tous ces simulacres, que par moments le spectateur le plus endurci se sent pris d'un frisson et, oubliant la grossièreté de la parade,



La Grand'Place de Furnes (voy. p. 350). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

croit assister aux horreurs d'un drame véritable. Et comme pour rendre l'illusion plus saisissante, les apôtres discutent entre eux, Hérode parle aux seigneurs de son entourage, le Christ s'entretient avec ses disciples, les soldats romains poussent des huées, et des musiques sépulcrales, qui semblent parties de dessous terre, font entendre la joie abominable des esprits infernaux. Enfin, derrière le char de la résurrection, le clergé, dans la magnificence de ses chasubles, promène sous un dais d'or le saint Sacrement comme le vivant soleil et l'éternel témoignage de la présence divine. Lentement la procession fait le tour de la ville,

entre des rangs pressés de populaire prosterné sur lesquels se projette la clarté vacillante des cierges bra-sés à toutes les fenêtres; et quand, après d'innombrables stations, pour ajouter à la solennité de la mort, elle s'écoule sous les arceaux de l'église, on demeure sous le coup d'une émotion nerveuse, comme si l'empire des ombres, après avoir vomi cette lugubre fantasmagorie, refermait brusquement ses portes sur des vivants.

Camille LEMONNIER.

(La suite à une autre livraison.)



LE TOUR
DU
MONDE



1^{ER} SEMESTRE

1884



LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1884